

Le Gaulois du Dimanche

Directeur :
ARTHUR MEYER

Supplément Hebdomadaire Littéraire et Illustré

ABONNEMENTS (avec le numéro du Samedi)
PARIS ET DÉPARTEMENTS
UN AN... 10 fr.
2, rue Drouot, PARIS

SEM DÉCORÉ PAR SES VICTIMES



Tout est oublié!!!.....

L'ÉTÉ ET LES POÈTES

NUIT D'ÉTÉ

O nuit, ô douce nuit d'été, qui viens à nous
Parmi les foins coupés et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brillant un souffle frais se pose !

O nuit, ô douce nuit d'été, qui fais fleurir
Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,
Et sous les blonds tilleuls errent des formes blanches !

O nuit, ô douce nuit d'été, qui sur les mers
Alanguis le sanglot des boules convulsées,
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.

O nuit, ô douce nuit d'été, qui parles bas,
Tes pieds se font légers et la voix endormante,
Pour que les pauvres mortuaires se reposent,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante !

Paul Bourget.

ROUT

Par les branches déordonnées
Le coin d'étang est abrité,
Et là poussent en liberté
Campanules et graminées.

Caché par le tronc d'un sapin,
J'y vais voir, quand midi flamboie,
Les petits oiseaux pleins de joie
Se livrer au plaisir du bain.

Aussi vifs que des étincelles,
Ils sautillent de l'onde au sol,
Et l'eau, quand ils prennent leur vol,
Tombe en diamants de leurs ailes.

Mais mon cœur lassé de s'envoler
En les admirant les envie,
Eux qui ne savent de la vie
Que chanter, aimer et mourir !

François Coppée.

L'ALOUETTE

Dans le ciel éperdument bleu,
L'alouette monte éperdue,
Ivre d'azur, ivre de feu,
Ivre de splendeur immense qu'elle a vue.

Elle plane et d'un autre essor
S'enfuit plus haut dans l'air plus libre :
C'est une étoile d'ombre et d'or
Qui chante et vit.

C'est une étoile de frissons
Qui rentre au pays des lumières ;
Elle monte et les horizons
S'élargissent autour des plaines coutumières.

Vers l'inconnu, vers l'infini,
Plus haut qu'hier, plus haut encore,
Pour découvrir le point béni
D'où naît l'aurore !

LA SIESTE

Les champs, le fleuve et la forêt,
Tout se fond sous l'air qui s'embrase :
Elle s'engourdit et disparaît
Dans l'éblouissement du rêve et de l'estase.

Edmond Haraucourt.

LA SIESTE

Pas un seul bruit d'insecte ou d'abeille en maraude,
Tout dort sous les grands bois accablés de soleil
Où le feuillage épais tamise un jour pareil
Au velours sombre et doux des mousses d'été.

Criblant le dôme obscur, Midi splendide y rôde
Et, sur mes cils mi-clos alanguis de sommeil,
De mille éclairs furtifs forme un réseau vermeil,
Qui s'allonge et se croise à travers l'ombre chaude.

Vers la gaze de feu que tramant les rayons,
Vole le frère essaim des riches papillons
Qui venant la lumière et le parfum des sèves

Alors mes doigts tremblants saisissent chaque fil,
Et dans les mailles d'or de ce filet subtil,
Chasseur harmonieux, j'emprisonne mes rêves.

Jose-Maria de Heredia.

MIDI À ALGER

La rade immobile, que borne
Tout là-bas le cap Matifou,
Etend son bleu stupide et morne
Sous le blanc soleil qui rend fou.

Sous le blanc soleil qui détraque,
La place du Gouvernement,
Dont le sol se fendille et craque,
Est blanche imputablement.

Et sous le blanc soleil qui tue
Je vois dans les azurs béants
Surgir, noirâtre, la statue
Équestre du duc d'Orléans.

Blanche à vous brûler la paupière,
La mosquée ardente, qui dort,
Offre sa mamelle de pierre
Au blanc soleil qui baise et mord.

Sous le blanc soleil qui consume,
Des palmiers frémissants des scheils
(Ils sont en zinc, je le présume)
Érigent leurs panaches zocs.

Oh ! sous la lumière serine,
Oh ! dans les demi-jours soyeux,
Le vert tendre de la Touraine,
Doux et rafraîchissant aux yeux !

Je t'en veux, ô Nature sainte,
Car sous le soleil flamboyant
Rien n'est vert ici que l'absinthe
Où le Roumi va se noyant.

Jules Lemaitre.

L'OISEAU SUR LA MER

Ah ! quelle est loin, et blanche, et frêle,
La petite voile, là-bas,
Si petite qu'on ne croit pas
Voir une voile mais une aile !

Sans doute un mirage l'appelle
À travers l'onde aux durs combats
Vers la grève vierge de pas
D'une lie en fleur, blanche comme elle ?

Barque au voyage sans retour !
Un oiseau, las, palpite autour
Du grêle mât d'où pend la flamme,

S'y pose, ou bien y meurt, qui sait ?
Le ciel et la mer croient que c'est
Une hirondelle... c'est mon âme.

Catulle Mendès.

SOLEIL

Toi te haleine s'évanouir,
La terre brûle et voudrait boire,
L'ombre est courte, immobile et noire,
Et la grande route éblouit.

Seules les abeilles vibrantes
Élèvent leurs bourdonnements
Qui semblent, enflés par moments,
Des sons de lyres expirantes.

On les voit, ivres de chaleur,
D'un vol traînant toutes se rendre
Au même tilleul et s'y pendre :
Elles tombent de fleur en fleur.

Un milan sur ses larges ailes
S'arrête ; il prend un bain de feu ;
On voit tourner dans l'air bleu
Une vapeur d'insectes grêles.

Le soleil semble s'attarder ;
Ses traits, blancs d'une ardeur féconde,
Criblent en silence le monde,
Qui n'ose pas le regarder.

Une aigrette de flamme irise
Le tranchant des cailloux aigus,
Et la lumière aux yeux vaincus
A force d'éclat paraît grise.

Les bêtes, n'ayant plus de paix
Avec les taons qu'elles attirent,
Craignent la pluie, et se retirent
Sous la voûte des bois épais.

Couchés, les paupêtres mi-clos,
Un homme tend ses membres las :
Il contemple, il ne pense pas,
Et son âme se mêle aux choses.

Bully Prudhomme.

CHANSON D'ÉTÉ

J'ai toujours aimé les pins et la mer
D'un amour qui dure...
Odeur de résine et parfum amer
Et même murmure !

Laissons aujourd'hui la plage au soleil,
Très loin découverte,
Et marchons un peu dans le bois vermeil
Dont la cime est verte.

Le sable y est fait, à l'ombre des troncs,
De fines aiguilles...
Viens, et sous nos pas nous ramasserons,
Au lieu de coquilles,

Le fruit entr'ouvert, mûri par l'été
Que, mystérieuse,
Une bête semble avoir habité,
La pomme d'écailleuse !

Car le pin sylvestre imite la mer
Et il a comme elle
Odeur de résine et parfum amer
Et voix éternelle.

Henri de Régulier.

LA FÊTE DU FEU

C'est la fête du feu. Sur l'eau même il est dieu.
Aucun souffle éternel n'en rafraîchit l'effluve.
Le soleil le vomit à flots, comme un Vésuve
Qui de ses laves d'or couvre tout peu à peu.

Le ciel semble du soufre ardent qui flambe bleu.
La mer, plate, immobile, où pèse un air d'étuve.
Est de l'argent fondu fumant dans une cuve.
L'eau ne paraît plus d'eau. C'est la fête du feu.

C'est la fête du feu jusque dans les ténèbres.
La nuit le roule en vain sous ses voiles funèbres ;
Les flots, aidés du vent, tâchent de le noyer ;
Invincible, le dieu ne veut pas rendre l'âme ;

Il lutte ; et, devenu eux-mêmes son foyer,
Les flots phosphorescents sont écaillés de flamme.

II

DANS LES REMOIS

Dans le ciel de fournaise où flambe Thermidor
Il pleut du feu. Le vent souffle du feu. La terre
Craque du feu, brasier de cendre aux braises d'or.

Aucune auberge sur la route solitaire !
Point d'arbre ! Mais voici qu'une source à chanté,
Et rien que sa chanson déjà vous désaltère.

Quoique las et fourbu, l'on court de ce côté.
O carresse de l'homme, douce à la gorge sèche !
Et comme on te chérit, toi qui, farouche été,
Rends plus âpre la soif, mais la source plus fraîche !

Jean Richpin.

DEJEUNER DE SOLEIL

Le soleil hume la rosée
Qui s'évapore lentement,
Vers lui dans le matin charmant,
Elle monte, vaporisée.

L'aurore fait le firmament
D'une teinte exquise et rosée.
Le soleil hume la rosée
Qui s'évapore lentement.

Sur chaque brin d'herbe est posée
Une goutte arc-en-cielisée
De plus de feux qu'un diamant...
Et comme il en est très gourmand,
Le soleil hume la rosée.

Edmond Rostand.

A L'ÉTÉ

Midi de l'an et des saisons,
Roi d'été, tu te recueillais
Dans la gloire des floraisons
Et la verte splendeur des feuilles.

Tu parfumes les soirs vermeils
De l'odeur des vignes fleuries
Et, le jour, tes ardeurs solaires
Enluminent l'herbe des prairies.

Tu mets de grands sourires bleus
Sur l'eau des lacs et des fontaines ;
Tu mûris les blés onduleux
Et les avoines dans les plaines.

Par ta grâce, jeunes et vieux
Se sentent l'âme illuminée ;
Tu rends les cœurs sains et joyeux,
O pourpre été, roi de l'année !

II

SIESTE

Il est midi, le ciel brailles.
Sous un églantier rouge en fleur,
Une honnête et c-lime famille
A trouvé l'ombre et la fraîcheur.

Le père veille en sentinelle ;
La mère, assoupie un moment,
Tourne au moindre bruit la prunelle
Vers son petit monde dormant.

Le plus jeune à plein cœur sommeille ;
Les aînés, l'œil ouvert encore,
Suivent dans l'herbe un vol d'abeille
Au conseil brun d'été d'or.

Heureux gens ! Leur vie est douce ;
Pour oublier le monde entier,
Il leur suffit d'un peu de mousse
Sous les brins verts d'un églantier.

Gueux et contents, d'un cœur candide
Ils s'aiment, ces originaux !...
Et c'est dans un pot de fleurs vide
Une famille de moutons.

André Theuriot.

